



théâtre
de la
parole



Conte et conformisme en situation d'éducation permanente

Magali Mineur

Analyse
Novembre 2022

Lors de la réalisation de services collectifs en Éducation permanente, et plus largement d'ateliers et d'animations avec des adultes, la matière première qu'est celle du conte issu de la tradition orale est de plus en plus utilisée par des artistes ou des animateurices. Cela n'a pas toujours été le cas, et bon nombre d'entre nous qui consacraient la majorité de leur temps à tenter de comprendre, apprendre, transmettre cette matière de la meilleure façon possible et non pas seulement sur scène, ont vu l'attitude face à cette matière changer au fil des 15 dernières années.

Perçu comme un rebus littéraire, pauvre production de petites gens incultes et illettrés, incapables de créer, seulement d'imiter¹, le conte a acquis une forme de reconnaissance, et reçoit aujourd'hui un jugement moins violent même si pour beaucoup encore, il n'est que divertissement facile, naïf, d'apparence rudimentaire, utilisé à toutes les sauces, au théâtre comme dans les médias, pourvu qu'il produise marchandise et capital.

UNE MEFIANCE JUSTIFIÉE ?

Depuis quelques temps, nous assistons à une remise en question de la pertinence à utiliser cette matière, de la part des artistes comme de celle des acteur.ices sociaux.les auxquelles cet outil de travail est proposé.

D'où vient cette méfiance et pourquoi cette remise en question de la pertinence à utiliser le conte en situation d'actions d'éducation permanente avec des adultes ? Les réponses varient en fonction des contextes et des objectifs visés, cependant un des reproches aujourd'hui formulé à l'égard du conte serait qu'il véhicule, voir qu'il entretient entre autre travers, le conformisme social.

MAIS QU'EST-CE QUE LE CONTE ?

Derrière le mot *conte*, il y a toutes sortes de définitions, de théories des origines, de productions également. Selon certains théoriciens les contes seraient des mythes dégradés, évocations de rites anciens qui régissaient les vies en société.²

Le conte dont nous parlons ici est issu de la tradition populaire orale, il fait partie de ce que l'on appelle, les *matériaux folkloriques* au même titre que les croyances, les coutumes véhiculées par toutes sociétés traditionnelles.

¹ Il suffit pour contrecarrer cet apriori encore vivace, de lire ce qu'ont révélé les quelques collectes réalisées notamment en France par Marie Louise Tenèze et Georges Delarue et qui ont montré à quel point la maîtrise — aujourd'hui, on appellerait cela performance — de certains répertoires par les personnes rencontrées rejoint l'intelligence fine, voire une haute philosophie de la vie.

² Lire à ce propos le n°21 de la revue L'Autre parole, 2006 à disposition au Théâtre de la parole sur demande.

Il est un genre littéraire à part, avec un schéma narratif particulier dont les mouvements séquentiels, additionnels — longtemps l'indistinction entre *conter* et *compter* a existé — mènent à un dénouement et des contenus symboliques spécifiques. Il est aussi *atemporel* comme le dit notamment l'anthropologue Nicole Belmont³, c'est-à-dire qu'il ne situe pas les actions qui s'y déroulent dans un temps propre à une époque. De la même façon, il ne situe pas non plus ces actions dans un espace repérable sur une carte. Ce sont plutôt des espaces ouverts comme ceux du quotidien, ou bien des espaces naturels, comme ceux de la forêt, du désert, de la montagne.

Mais c'est avant tout parce qu'il est le fruit d'une source collective et pas l'œuvre de la plume d'un auteur unique, et qu'il a d'abord été véhiculé oralement avant d'être mis par écrit, que le conte détient un sens particulier et y puise sa force. Cette oralité sans cesse renouvelée a préservé une matière brute issue de brassage de mœurs, coutumes, habitus⁴, règles, lois, peurs, désirs, trahison, jalousie, fraternité, solidarité, altérité, auxquels se sont mêlés politique, rapports à l'autorité, références culturelles, résidus mythiques, légendaires, et quotidien.

Malmené avec la prégnance de l'écrit, il a malgré tout pu survivre jusqu'à nous sous différentes formes même si souvent un vernis de surface est à gratter, un contenu brut est à retrouver.

On pourrait penser qu'en regard de cela, la critique adressée au conte et la méfiance qui en résulte n'ont pas lieu d'être... En effet, comment reprocher à une matière aussi vivante et mouvante d'être au service d'un conformisme, synonyme le plus souvent d'immobilité, de passivité, de soumission ?

QUEL CONFORMISME ?

Mais de quel conformisme s'agit-il ? En sociologie, les travaux de Solomon Asch, psychologue social polonais émigré aux Etats-Unis⁵, ont montré que dans une situation dénuée d'ambiguïté comme celle de définir parmi trois traits celui qui est de la même longueur que celle du modèle proposé, un sujet confronté aux réponses fausses du groupe — qui pour les besoins de l'expérience était composé de « faux » participant.es — va modifier sa réponse pour suivre celle du groupe et cela même en sachant que sa réponse est la bonne réponse.

3 Poétique du conte : essai sur le conte de tradition orale, Gallimard, 1999. Nicole Belmont est docteur en ethnologie, elle a été directrice d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.

4 Ce terme est à entendre ici selon la signification de Pierre Bourdieu, à savoir comme le produit d'une socialisation générateur de nouvelles pratiques.

5 S. E. Asch, Social Psychology, Oxford University Press, Oxford-New York, 1952. A notre connaissance, pas de traduction française disponible. Voir aussi le document d'archive : <https://www.youtube.com/watch?v=NmGjQQvAHWc>

Les travaux d'Herbert Kelman⁶ ont ensuite mis en évidence plusieurs sortes de conformismes et que ses modalités — par complaisance, identification ou intériorisation — dépendent des caractéristiques de la relation entre la source — autrement dit d'où vient la proposition, le point de vue — et la cible d'influence — c'est-à-dire les individus visés par la proposition, le point de vue.

Le mot *conformisme* renvoie donc à des significations plus complexes qu'on peut le penser à première vue. Mais leur points communs restent avant tout la soumission pour éviter le conflit que provoquerait la défense d'un point de vue contre la norme qui fait autorité, ou encore l'adoption pure et simple de la norme en question, quitte à en faire son propre système de valeurs.

La question est alors : le conte fait-il autorité ? Est-il le vecteur de normes auxquelles par peur du rejet, ou par désir d'adhésion et d'acceptation, un individu est tenu de se conformer ?

DES GENRES DE CONTE

Distinguons d'abord les genres internes à cette *famille* appelée *conte* dont chacun possède ses particularités propres. Ainsi le conte philosophique ou de sagesse n'a rien à voir avec le conte merveilleux, en dehors du fait qu'ils viennent tous deux de l'oralité et qu'ils sont le fruit d'une écriture collective inscrite dans les temps et les espaces.

Le premier utilise la fiction pour questionner un des aspect de la vie comme l'amour, la mort, l'interprétation qu'on en a. Le second est un récit profane, c'est-à-dire étranger aux choses sacrées, organisé par différents événements qui se succèdent par séquence mettant en scène hommes, femmes, animaux, personnages imaginaires, fantastiques, y compris le monde végétal. Ce genre retrace la plupart du temps un récit initiatique mettant en scène une jeune femme ou un jeune homme dont la quête variera en fonction des récits mais obéira toujours à la résolution heureuse, qui n'est pas une fin en soi, mais la fin d'une étape dans le trajet, un stade atteint par le héros ou l'héroïne. Il existe aussi des contes étiologiques, cosmogoniques, des contes à rire, érotiques, ... la liste est longue et chacun se définit par ses particularités.

Si chaque genre véhicule un conformisme, le voilà devenu pluriel ...
Il y a le maître zen qui dialogue avec son élève sur la capacité des humains à prendre possession de la réalité grâce à l'imaginaire ; il y a ce roi qui a enfermé sa fille unique après la mort

⁶ Psychologue américain d'origine autrichienne, il était professeur d'éthique sociale à Harvard.

de sa femme pour lui éviter la rencontre avec le prince des morts ; il y a cet homme qui porte un enfant à naître dans son genoux ; ou encore cette ville sans nom, cet enfant à la tête de marcassin, cette jeune femme qui se déguise en homme pour se rapprocher de celui qu'elle aime et lui déclarer son amour, ou encore ce hérisson qui par la ruse se sort d'un piège dans lequel il se retrouve avec un lion et d'autres prédateurs... autant d'éléments qui informent sur les humains et certains de leurs comportements, qui reflètent une réalité sociale, ses coutumes, ses interdits — comme l'infanticide, l'inceste —, ses valeurs culturelles, son utilisation de l'autorité, ... et tout cela varie bien sûr en fonction des pays dans lesquels ces contes ont circulés, se sont nourris et se sont modifiés. A travers tous ces contenus, de quel conformisme parle-t-on ?

UN BESOIN IRREPRESSIBLE DE PLUS DE REALITE

De tous temps, l'humain a toujours eu le besoin instinctif de chercher à expliquer le secret de la vie sociale, de la vie tout court, de l'origine et de la nature des phénomènes. Son besoin de régler les conflits, d'assurer les compromis nécessaires à la vie en société a toujours existé et cela a pu être réalisé grâce notamment au *mensonge* de la fiction qui par la force de son couvert imaginaire peut inviter à la profondeur des choses.

A vouloir faire coller la réalité aux réalités fictionnelles contenues dans les contes, bon nombre en oublie que si le conte situe l'existence de groupes dominants — rois, reines, seigneurs, princes et princesses, curés, imams, ... — et dominés — le pauvre, le faible, l'enfant, la souris, l'insecte, la le diforme, ... — il est aussi le lieu privilégié pour exorciser la domination sociale sous toutes ses formes. Il rend visibles des réalités jusque-là invisibles et pourtant si concrètes, comme par exemple, celles qui s'insinuent et enrobent valeurs, normes, conduites quotidiennes, pour que le collectif l'accepte, en assume sa normalité. C'est une façon utilisée de tous temps par celles et ceux qui détiennent un pouvoir de faire accepter que certains soient écrasés et que d'autres soient aux commandes. L'endormissement guette tout le monde, or le conte nous permet de rester éveillé.es, vigilant.es face aux ruses du système.

Le consensus qui maintient le contrôle social a toujours existé et existe encore aujourd'hui. Pourtant le conte s'il reflète ce contrôle — puisqu'issu d'un collectif lui-même soumis à ce contrôle — est aussi mouvement, tension, remou, perversion et détournement. Il n'y a qu'à se pencher pour cela sur les contes de Nasr Eddin Hodja, figure emblématique de la contestation face à l'autorité en place que représentait l'Imam ou le Pacha. L'humour et l'intelligence mêlés font alliage pour renverser le rapport de force et permettre la critique de ce qui paraît immuable.

Ainsi comme le souligne Nicole Belmont, le sentiment confus d'un double langage amené par la dimension symbolique inhérente au conte et qui lui apporte son sens latent, fait partie des caractères déroutants du conte.

C'est ce qui lui permet de plonger au cœur de la société, de la relation entre humains et des rapports qu'ils entretiennent. C'est au fond, une sorte d'analyse sociologique. Ainsi, Nicole Belmont précise que *De par son atemporalité, le conte nous plonge dans un ailleurs aux antipodes de notre quotidien. Mais la visite de cet ailleurs nous donne les outils pour dépasser notre réalité et la transcender même. Grâce à ce voyage vers l'imaginaire nous pouvons enfin nous poser des questions que nous n'aurions pas même envisagées nous pourvoir en armes pour affronter le réel*⁷

UNE MECONNAISSANCE

La plupart des critiques qui sont faites au conte aujourd'hui portent sur les rôles prédéfinis aux femmes et aux hommes. En effet, à la première écoute/lecture d'un conte, le modèle sociétal qui enferme hommes et femmes dans des relations conventionnelles peut apparaître comme inévitable. Et pourtant, cet apparent machisme ou sexisme n'est pas à prendre au pied de la lettre : *le conte questionne, subvertit, tout autant qu'il permet le maintien de l'ordre.*⁸

Si tout conte est initiatique, comme nous l'enseigne Nicole Belmont, tout conte est politique, et certains plus directement que d'autres. Elle cite par exemple *Le chat botté (...). Autre élément de réponse, la variation montre les faibles, les sans-parole, les sans-pouvoir, ici la femme nigaude, là le fils simplet ; cependant il est des hommes stupides très réussis (...); la femme, partout, semble dite plus intelligente que l'homme et pas seulement rusée ou sorcière. Ces mouvances donnent à réfléchir.*⁹

Ainsi, le conte possède une force politique, qui si elle est voilée par le *mensonge* n'en demeure pas moins réelle. Il n'est qu'à percevoir la malice voire l'impertinence de certains personnages face à l'autorité, l'intelligence des femmes transmettrices de pouvoir politique individuel¹⁰. Et ce *mensonge* ne demande qu'à être dévoilé...

Le chantier à entreprendre est celui de préserver l'imaginaire au détriment d'un *trop de réalité* pour reprendre l'expression d'Annie Lebrun. Cette littérature orale qu'est le conte repose sur un imaginaire qui fait parfois défaut aujourd'hui, alors qu'il est une source puis-

7 In Autre Paroles, Op.cit., n°17, 2004.,

8 Op.cit.

9 Questions à Nadine Decourt, in L'Autre parole, op.cit., n°19-20, 2005

10 Voir à ce propos le livre de Camille Lacoste-Dujardin, La vaillance des femmes, La découverte, 2008

sante pour créer le monde désiré, renverser les rapports de force, transmettre des récits forts aux plus jeunes générations, sans pour autant perdre la conscience de ce qui fait lien, de ce qui met en mouvement pour remettre en question un conformisme immobilisant.

CONCLUSION PROVISOIRE

Le conte ne serait-il que vieilles sornettes d'antan, verbiage de bonnes femmes, paroles obscures, rétrogrades et sans réelle prise sur le monde moderne ? C'est ce que se demandait Hamadi dans un article paru dans la revue déjà citée en 2000.

Sommes-nous aujourd'hui tellement matraqués de réalité crue que nous avons perdu la capacité de saisir l'imprévisible, la part profonde de chaque chose, le troublant de nos imaginaires, l'imperfection de toute vie, de tout système ?

Le conte est tout sauf rationnel, pourquoi ne pourrions-nous pas continuer à nous en saisir pour parer au manque de distance nécessaire à l'analyse, la critique et l'action ?

Si dans son histoire il a toujours été méprisé par les classes dominantes qui maîtrisaient le beau langage, détenaient les bonnes convenances sociales, dirigeaient les ignorantes et les soumettaient à leurs règles, n'est-ce pas là le signe d'une subversion inhérente au conte et plutôt rassurante ?

Le chantier repose aussi sur la capacité des artistes et des actrices du social à utiliser l'oralité propre à cette forme littéraire pour renouveler sans cesse les questions qui traversent la société et son fonctionnement. C'est par ce travail que la force et la vigueur de cette parole pourront être préservées et partagées. Car si ces récits venus des temps anciens, sont analysés d'un point de vue critique, et mis en contexte historique, social et économique, ils révéleront non seulement certains enjeux sociétaux qui s'ancrent dans l'histoire mais aussi certaines dimensions interculturelles qui les traversent et qui pourront servir à éclairer d'une vision pertinente et acérée les enjeux du temps présent.

Le conte et celles et ceux qui l'utilisent devraient se réjouir de ne pas être au service d'une auteure, de ne pas devoir restituer un texte figé, mais bien de jouer sur la variation, le mouvement là où l'écrit rend le contenu définitif.

Échapper à tout contrôle et à toutes tentatives de domestication, voilà le combat que devront mener celles et ceux qui feront de cette matière une terre à défricher collectivement. Cela demandera travail approfondi, analyse et compréhension, autant du point de vue sen-

sible qu'intellectuel. Même si ce travail ne protègera pas cette matière brute forte d'enseignements, il retardera peut-être la tendance si facile aujourd'hui à jeter ce qui ne correspond pas de prime abord à une réalité vécue. Car même si le conte n'a rien à voir avec le contemporain, il n'est pas anachronique !

Nous donnons la parole à Jacques Rancière pour terminer : *A partir donc du moment où une parole est sans maître, ce qu'elle veut dire, ce qu'elle peut dire est à la merci de ceux et celles qui s'en emparent. Cela crée donc toutes sortes de déviations qui, de mon point de vue, permettent à la politique d'exister, alors que, du point de vue de la politique platonicienne, elles interdisent tout bon ordonnancement de la communauté. (...) Cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de parole qui soit révolutionnaire en elle-même. Il y a des actes de parole qui produisent du dissensus en sortant les mots de leur usage ordinaire ou en retournant le sens que leur donne l'ennemi.*

POUR POURSUIVRE SUR LE SUJET

Valère Novarina, *Devant la parole*, POL, 1999

L'Autre parole n°17, 2004

L'Autre parole n°19-20, 2005

L'Autre parole n°21, 2006

Jacques Rancière, *Les mots et les torts*, dialogue avec Javier Bassas, La Fabrique, 2021

Camille Lacoste-Dujardin, *La vaillance des femmes*, La découverte, 2008

Christine Détrez, *Sociologie de la culture*, Armand Colin, 2020

Nicole Belmont, *Poétique du conte : essai*, Gallimard, 2001

Nicole Belmont, *Mythe, conte et enfance*, L'harmattan, 2010

Nicole Belmont, *Paroles païennes : mythes et folklore*, Imago, 1986

Nicole Belmont, *De bouche à oreille : anthologie du conte populaire français*, Corti, 2006

Cahiers de Littérature orale, n°43 – *Les Voies de la mémoire*, 1998